

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Soliloque II

Pierre Bertrand

Volume 9, Number 3 (51), May–June 1967

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60591ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bertrand, P. (1967). Soliloque II. *Liberté*, 9(3), 52–53.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1967

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

êtes-vous châtain et bouche brune et ventre blonde et seins ou
noire et hanches que de séquences à la fois pour si peu d'espoir
voici que je me dilue sous tant de grâce que s'achève ma vie et
son noeud que je découpe enfin en un masque tous les décors je
suis dehors et dedans ensemble et toujours

SOLILOQUE II

maudit soit l'espace silencieux par la peur habité qui me sépare de
l'ampleur ronde et fleurie de vos bras d'où je tremble sous la foulée
de mon être et victime de l'angoisse goulue de me savoir vu transparent
à vos yeux liquides oh la geste dive et mélancolique du poète à sa
dame toute de lumière et sise au sommet de la matière me voici avec
vous comme l'hirondelle devant l'orage perdu sous l'aire affolée de
mon sang et malade en mon pas d'une soudaine noirceur rendez-moi
au pur de l'aube qui lève en l'enfance et ferme ô Michèle l'orbe séculaire
de l'animal insoumis qui gîte en moi ainsi peut-être deviendrons-nous
l'empreinte et le moule d'un semblable désir

une heure possible entre toutes s'offre chaude et pleine telle une paume
ouverte à la tendresse qui fécond en son labeur des sillons de plaisirs
mais que de jours épais de non-silence et de brumes pour enfin croître
en ces jardins lointains de nous deux où repose déjà un peu d'impossible
évasion saurez-vous subir en votre chair les saisons à rebours de mon
impatience et me pardonner d'être à ce point ugé que je ne sais si je
suis avec ou contre moi-même tel un costume qui bientôt s'efface
devant la brutale consistance du héros qui vient de naître ne te moque
pas ou c'en est fait du néant même qui nous devançait j'aimerais
tant me perdre en vous comme l'eau dans le soleil qui le séduit nuage
après nuage et jamais ne s'épousent

mais que de cris pour arriver à l'amour et trop de feintes où l'homme
trébuche sous tant de réseaux barbelés de haine qu'il lui semble bientôt
n'être plus que l'homme à venir celui qui garde en ses os le sceptre
alluvionnaire du sang et donne jusqu'aux verts tréfonds de ses royau-

mes qui fouille la femme et son ventre en silence et sans joie comme s'il n'était qu'un pont tendu au plaisir comme si dans sa semence coulait un peu d'hécatombes et passait la mort ce qui sans doute le rend doux-amer au milieu des spasmes et morcelé d'effroi jusqu'en sa bouche et regard aussi s'allonge-t-il à l'amour écartelé comme blessure saignant de la tempe avec en son corps le tremblement même qu'il reçut en naissant sous l'enfer jaune et dur de l'atome or voilà qu'il vibre Michèle au souffle d'une femme et reprend encore en ses mains la même douleur et la porte plus haut

difficile et incertaine la quête en soit constante de l'autre sans jamais de certitude finie et totale toujours à refaire et par là plus belle qu'aucune autre chasse par les terres gelées et hostiles de l'indifférence car à travers l'autre et son tragique c'est soi-même que l'on harcèle furieusement sans qu'il n'y ait une seule nuit de triomphal hallali ainsi féroces et absolus s'unissent et se brisent les amants par la même déchirure d'être seuls découvrant peu à peu de leurs fièvres et fureurs tout l'être en détresse qui sommeillait au creux de leurs plus hautes jouissances saurons-nous de par la faim d'infini qui est nôtre remplir en une dépense folle d'existence ce vide même qui nous guette comme la vie guette la mort